



PLANÈTE MUSIQUE



C.T. MATHEWLA OPERA

ÉVÈNEMENT

UN AUTRE REGARD

Le compositeur américain John Corigliano, boudé en France, est programmé à l'Opéra Royal. L'un de ses élèves, Jules Matton, nous éclaire sur ces *Fantômes de Versailles*.

Si Adorno vivait toujours, il qualifierait sans doute la musique de Corigliano de réactionnaire. Ce qui en soi n'est pas très grave, pourrait-on penser : le *xx^e* siècle et ses lubies sont derrière nous. Vénéré dans le reste du monde, le compositeur des *Fantômes de Versailles* demeure étrangement inconnu dans nos contrées. Saluons l'Opéra Royal dont l'initiative remédie à cette injustice.

Qualifié par le compositeur lui-même d'opéra bouffe, *Les Fantômes de Versailles* met en scène les spectres du couple royal guillotiné en 1793, ainsi que ceux de leur cour décrépie. Parmi eux, Pierre de Beaumarchais. Amoureux de la reine, ce dernier crée un opéra dans l'opéra pour distraire la petite bande qui s'ennuie sec au pays des morts. Il fait revivre Figaro, Susanna et les autres pour réécrire le passé et faire en sorte « que l'histoire

soit ce qu'elle aurait dû être ». Comprendre : que la tête de celle qu'il aime ne soit jamais tombée. Mais c'était sans compter sur la rébellion de ses personnages, Figaro en tête. Ulcéré, Beaumarchais s'invite dans son opéra dans l'opéra pour y remettre de l'ordre. Mise en abîme parfaite pour un John Corigliano qui n'a de cesse, au-delà des techniques d'écriture et des étiquettes, de tendre un fil continu entre l'histoire passée et la contemporanéité. Du *Concerto pour clarinette* (1977) au récent *One Sweet Morning* (2011) en passant par la *Symphonie n° 1* (1988), écrite en hommage aux victimes du Sida, sa musique « regarde vers le passé sans nostalgie et vers le futur sans idéologie », explique John Corigliano au cours de notre échange du 4 novembre 2019. Le résultat dans *Les Fantômes* est à la fois hilarant et profond, léger et extravagant.

Corigliano et William H. Hoffman, le librettiste, se retournent sur la modernité musicale, politique et intellectuelle et lui proposent une danse vaste et aérienne.

IMAGES PARALLÈLES

On peut dire que si l'attitude postmoderne représente la possibilité du retour critique sur cette modernité dont la Révolution française est une étape clé, si elle met en scène, par-delà l'effondrement de ses récits, la dispersion des consciences via un éclatement des styles à la fois dionysiaque, pathologique et gonflé de l'espoir d'une trame nouvelle, alors Corigliano est un compositeur postmoderne. La cour défraîchie du roi baigne dans une lumière surréaliste comme autant de consciences flottant sur un champ de fragments épars, éclairé par un soleil froid et silencieux. Quelques images parallèles à



ce flottement s'imposent à nos consciences contemporaines : de riches adolescents prenant de la cocaïne en jouant à des jeux vidéo; Instagram qui dévoile des puits de mal-être derrière les blancs sourires; le Joker de Todd Phillips qui rit fort et, à l'inverse de celui de Tim Burton, a raison de rire si fort. Un rire similaire, grotesque et enthousiaste, prenant sur lui la négativité des temps, nous assaille devant l'œuvre qui nous occupe aujourd'hui. De clairs motifs et thèmes parcourent *Les Fantômes* et lui donnent sa solidité formelle. Son orchestration est limpide, chiadée à la perfection. Au-delà du collage, d'ambigus nuages de sons s'enroulent autour d'airs élégants et nets qui rappellent ceux de l'époque dépeinte. Les styles s'entremêlent et s'intègrent les uns aux autres sans ironie et sans cynisme. Le résultat est brillant. Pourtant, nous l'évoquons, longtemps Corigliano

fut par nous boudé. Pourrait-on y voir la raison pour laquelle le peuple français y est montré radical et injuste, condamnant Marie-Antoinette comme autant de bêtes assoiffées d'un sang si innocent? Derrière la reine, « *Liberté, Égalité, Fraternité* » en écriture hachurée, rouge du sang de la Terreur... Déplaçons la question : *Les Fantômes de Versailles* serait-il un opéra contre-révolutionnaire? Certes non, Hoffman et Corigliano sont plus fins que ça, et Marie-Antoinette, acceptant sa fin tragique, demande à Dieu de leur pardonner à tous les deux, au peuple français et à elle, fautive au même titre que lui. « *It is as it should have been* » (« *C'est comme cela aurait dû être* »), finit-elle par murmurer en guise d'acceptation de la tragique dialectique du devenir. Messieurs, chapeau bas! ♦

Jules Matton

→ Opéra Royal de Versailles,
les 4, 5, 7 et 8/12.



J. HENRY FAIR